



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRInité 78-44



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 Paris

L'Amicale au Soldat Inconnu

Le Mercredi 3 Septembre à 18 h. 30, les Anciens Prisonniers de Guerre des régions de l'Est et de l'Île-de-France ont ranimé la Flamme au Tombeau du Soldat Inconnu, sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

Ils étaient près d'un millier derrière les drapeaux de leurs Sections ou de leurs Amicales à participer à cette commémoration du souvenir qui coïncidait avec le 30^e anniversaire de la déclaration de guerre 39-45.

Il y a trente ans, dans les foyers français, l'ambiance n'était pas à la joie. On n'a pas assisté, ce 3 Septembre 1939, à la folie hystérique qui s'était emparée d'une partie du peuple français à l'annonce de la déclaration de guerre de 1914.

Vingt ans venaient à peine de s'écouler depuis la fin de ce qu'on a appelé la Grande Guerre, qu'il fallait remettre ça. Nos pères, nos frères aînés et même certains d'entre nous qui étaient revenus de cet énorme cataclysme, savaient qu'on n'allait pas à la guerre, le sourire aux lèvres et la fleur au fusil.

Les millions de morts qui avaient jonchés les champs de bataille étaient là, présents à notre mémoire, pour nous interdire tout enthousiasme. Nous étions silencieux, calmes, recueillis. Nous partions décidés à faire notre devoir, tout notre devoir, jusqu'au sacrifice de notre vie.

La folie d'un homme venait d'allumer un brasier, qui, nous le sentions, allait consumer la meilleure part de la jeunesse du monde.

C'est à cela que nous pensions quand, derrière la musique militaire qui conduisait notre cortège d'anciens P. G., nous montions les Champs-Elysées.

Et quand sous l'Arc de Triomphe, près de la Tombe de celui qui est « l'hôte des six cent cinquante-deux généraux de l'Empire » retentit la sonnerie aux Morts, nous avons fermé les yeux et sous nos paupières closes nous avons vu défiler, comme dans un kaléidoscope géant, les visages de nos chers disparus.

Ils sont toujours là, près de nous, nous rappelant notre devoir. Ils sont toujours là nos amis partis pour le plus grand des voyages et c'est pour eux que nous continuons toujours notre tâche à l'Amicale. Les vivants doivent continuer à ranimer la Flamme, cette Flamme de l'Amitié qui brûle en nos cœurs.

Derrière le président LANGEVIN et le porte-drapeau DARCHIS, assistaient à la cérémonie les amicalistes ROSE, LOGEARD, PONROY, PERRON, STORCK, CHRAPATY, LADANE, GOHON, etc...

H. PERRON.

PREMIER RENDEZ-VOUS

Le vendredi 29 Août 1969, à 21 heures, la Télévision Française présentait aux téléspectateurs un film français d'Henri DECOIN et réalisé en 1941 : PREMIER RENDEZ-VOUS.

Ce film fut tourné pendant l'occupation et comme de nombreux artistes français se trouvaient sans engagement, le metteur en scène Henri DECOIN put réunir une distribution éclatante qui comprenait les artistes Danièle DARIEUX, Fernand LEDOUX, Louis JOURDAN, Jean TISSIER, Daniel GELIN, Jean MARAIS, Gabrielle DORZIAT, Jean PAREDES, Sophie DESMARETS, etc. J'en passe et des meilleurs.

Ne croyez pas que je veuille faire ici une critique cinématographique. Non ! D'autres sont plus qualifiés que moi pour la faire. Mais quand, sur le petit écran, j'ai vu défiler le générique du film de DECOIN mon esprit a subitement fait un bond en arrière de... vingt-sept années ! Et j'en appelle à la mémoire de tous mes camarades prisonniers qui étaient présents en Décembre 1942 au Camp de Villingen : Ce film fut projeté dans la salle du Théâtre de Villingen, devant tous les prisonniers du Camp.

Pour être sûr de mon fait j'ai consulté mes notes de captivité. En effet, à la date du 6 Décembre 1942 je relève ceci :

« 6 Décembre 1942. — Au rapport, le feldwebel a porté à notre connaissance que les autorités allemandes offraient aux prisonniers français une séance cinématographique au Théâtre de Villingen. Cette séance aurait lieu dans l'après-midi à 14 h. 30. Se faire inscrire auprès de NADLER. Les services de l'hôpital devront être assurés. Nous demandons

au feldwebel s'il connaît le titre du film. C'est PREMIER RENDEZ-VOUS, avec Danièle DARIEUX. Nous sommes tous joyeux à l'idée de revoir enfin un film français qui nous donnera peut-être un aperçu de ce qui se passe en France, cet ouvrage ayant été réalisé en 1941.

« Départ à 13 h. 45 du Waldho. Département impeccable du côté de la tenue. On a sorti les calots fantoches. Défilé sensationnel dans les rues de Villingen. Les allemands en bavent de stupéfaction. Dans le malheur, l'armée française a su rester digne. La responsabilité de la défaite n'incombe pas au soldat français, elle est ailleurs.

« Nous nous casons tant bien que mal dans la vaste salle du théâtre de Villingen. Il y a là 700 prisonniers.

« On nous passe les actualités allemandes. Bombardements aériens sur l'Angleterre. Murmures dans la salle. Hitler, Goering, Goebbels défilent sur l'écran. On nous montre des prisonniers russes du front de l'Oural. (Ici j'ouvre une parenthèse. Il est des faits que l'on ne peut noter sur un carnet, car il faut se méfier des fouilles des gardiens et les écrits sont plus dangereux que la parole. Je signale donc qu'au passage sur l'écran des grands dirigeants nazis il y eut quelques coups de sifflets dans la salle ; quand vinrent les prisonniers russes de l'Oural un grand diable de barbu, placé derrière moi, se mit à crier : « Vous en faites pas les gars, ils l'ont dans l'cul ! » Toute la salle se mit à rire. On alluma prestement le plafonnier et ça s'arrêta là. On reprit la séance avec la projection du film tant attendu.)

« Pendant que défilait sous nos yeux le générique du film nous savourions, à l'avance, la joie d'entendre des artistes français. Hélas, le film était doublé en allemand. Ce qui fait que presque la totalité du public n'a rien compris à l'action. Il y eut quelques réactions dans la salle. (En fait nous avions beaucoup de peine de voir des artistes tels que LEDOUX, Danièle DARIEUX, Louis JOURDAN, Daniel GELIN, s'exprimer en allemand alors qu'ils étaient tout simplement doublés, pour la parole, par des artistes allemands. Mais cela créa une énorme confusion et la séance se termina dans le tumulte).

Voilà donc ce que j'avais relevé sur mon carnet de notes à la date du 6 décembre 1942, non compris, bien entendu, ce que j'ai mis entre parenthèses.

PREMIER RENDEZ-VOUS sonna le glas de nos séances cinématographiques au Théâtre de la Ville. Les autorités allemandes furent mises au courant de notre conduite et en fait de sanction supprimèrent le cinéma allemand de nos loisirs.

Mais vingt-sept ans après j'ai pris un plaisir extrême à la diffusion de cette comédie. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre mais ce film m'a rappelé tant de souvenirs que je le place parmi les meilleurs.

Ce film est aussi un témoignage. J'ai été frappé par la jeunesse des acteurs par rapport à ce qu'ils sont aujourd'hui. Il me semblait avant cette télévision que la captivité c'était hier. Quand je rencontre un ancien du Waldho et que nous échangeons nos souvenirs, il me semble que nous parlons d'un passé très récent. Mais ce film vient de me rappeler à la réalité. Il y a entre mes souvenirs et mon état présent un fossé de vingt-sept années ! Un fossé comblé par un agglomérat de joies, de peines, de deuils, de naissances, d'espérances et de désillusions. C'est la vie bien sûr, mais avons-nous vraiment conscience en voyant des rides sur notre visage, ou des stries blanches dans notre chevelure, si chevelure il y a, que nous vieillissons ? Je ne le crois pas. Et c'est ici que l'Amicale joue un rôle primordial. Elle nous aide à vieillir joyeusement, sainement. Nos rencontres, fréquentes, nous maintiennent en pleine euphorie. Jamais je n'ai entendu un camarade dire à un autre camarade : « Ce que tu as vieilli ! ». Mais j'entends toujours les mêmes exclamations : « Ah ! toi tu n'as pas changé », ou « Tu as un peu grossi, mais je t'ai reconnu tout de suite ! ». Tout cela dit franchement, sans arrière-pensée. L'amitié, peut-être, nous met des œillères mais n'est-ce pas magnifique de ne pas se voir vieillir !

Ce film « PREMIER RENDEZ-VOUS » qui fut réellement le dernier rendez-vous que nous eûmes avec le cinéma allemand, ne nous présentait pas le visage de l'occupation. Il nous mentait. Nous guettions avec avidité le passage sur l'écran de quelques souris grises ou d'uniformes allemands. Mais ces messieurs-dames étaient très discrets ; on ne vit ni musiques, ni bottes.

Nous étions partis l'espoir au cœur, nous revenions terriblement déçus. Et il y a, pour moi, un abîme entre la première vision du film et sa diffusion sur le petit écran.

H. PERRON.

P.-S. — La Télévision me réservait une autre surprise. Elle vient de projeter un documentaire : *Violon d'Ingres*. Le commentaire était dit par une voix chère qui s'est tue à jamais, par notre ami Yves GLADINE. C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai écouté cette voix qui semblait venir d'outre-tombe : une voix mélodieuse aux intonations profondes que vous écoutez avec tant de ravissement. Cher Yves, nous n'avons plus la joie de revoir ta silhouette toujours juvénile malgré les ans, mais nous sentons, comme ce soir-là, voler autour de nous l'esprit qui te matérialise. Non, frère Yves, tu n'es pas seul dans ton Eternité.

H. P.

RETEZE BIEN CECI :
LE PREMIER JEUDI
DU MOIS
DINER ENTRE AMIS

De Weingarten à Waldburg

Où en sommes-nous après deux ans de captivité ? Il serait peut-être utile de faire le point car depuis le passage du pont de Kehl le 16 juillet 1940 il s'est produit beaucoup de péripéties et mon voyage dans le grand Reich s'est poursuivi avec des fortunes diverses. Le bilan de tous ces déplacements plus ou moins intempestifs se solde par sept commandos, deux hôpitaux, trois stalags, ce qui, on en conviendra, constitue une assez grande ronde portant sur une moyenne de six changements par an. Comme on peut le constater cela constitue un chiffre assez coquet.

Je me reporte donc à l'été 1942 où l'hôpital de Weingarten fut mon lieu de refuge. Un hôpital, cela ? Laissez-moi rire, et songez seulement qu'un malade entré un lundi n'est vraiment examiné que le mardi ou le mercredi de la semaine suivante. Il faut avoir connu les fameux « repas » dans la salle du réfectoire où les prisonniers avaient le toupet de s'exhiber devant les débris d'os et de nerfs, sans compter tout ce que l'on ne peut pas identifier. Découvrir un minuscule morceau de viande mangeable c'est une chose si rare que le bénéficiaire ne manque pas de l'exposer à tous les regards ! Cure de repos ? Certes, mais sur des paillasses infectes où s'étale la plus honteuse des vermines. Cela n'est pas tenable : il faut aérer, aérer toujours, aérer encore et malgré toutes les précautions des odeurs nauséabondes continuent de flotter dans l'atmosphère lourde de ces journées d'été. Je revois encore toute la série de ces pyjamas réunis autour de la table : c'est à qui disputera le plus. La bataille de cartes est vraiment émotionnante et ne prendra fin que lorsque le partenaire aura complètement épuisé son « lagergeld ». Mais il ne s'arrêtera pas là et la passion du jeu étant la plus forte, c'est dans le paquetage qu'il va puiser pour continuer la partie bien compromise.

Dans la cour du Lazarett les prisonniers vont et viennent tels des automates. Certains jours cela prend même les allures d'une petite Cour des Miracles à en juger par le nombre imposant des écopés.

Il est dix heures du matin. La visite du docteur allemand va commencer. La longue théorie des malades défile dans la salle d'attente. Le « docktor » a la spécialité de soigner les prisonniers à sa façon, évidemment. Le voilà qui s'écrit en palpant la poitrine ou les abdominaux du patient. « Vous êtes fort comme un lion, Monsieur, je crois que vous pouvez travailler. » La consultation terminée le surnom va lui rester. « Alors c'est demain que tu passes devant le lion ? » s'écrit, gouliau, mon voisin de lit. Hélas ! oui, j'ai déjà envisagé de boucler ma valise car je sais que sa décision est sans appel. L'esprit du prisonnier est et restera toujours inconnu. Certains n'ont rien trouvé de mieux que d'installer dans la cour sous un minuscule hangar des fourneaux improvisés, des boîtes de conserve tiennent lieu de casse-rolles. Bientôt il s'élève une vapeur chaude de tous ces plats qui mijotent. Il y a des nouilles, des macaronis et on y trouve, comme ce fut le cas pour moi, des billets de mille francs une fois que l'eau les a ramollis. On devine ma surprise agréable le matin où je fus amené à faire cette découverte. C'est un véritable festin qui se prépare : dès que les gamelles sont pleines un va et vient s'établit avec les chambrières. Les plus valides, dans un élan de solidarité — celle-ci ne paraît pas un vain mot — apportent cette précieuse manne à leurs camarades allongés sur leur maigre paillasse.

9 Août 1942. — Ce matin-là, le « Verstrauermann » réclame à cor et à cris des volontaires pour aller en corvée chez un paysan des environs. N'avez-vous pas entendu dire que la faim fait sortir le loup du bois ?... Le travail ne va certes pas manquer à en juger par le nombre imposant des tas de gerbes disséminées dans le champ qui se trouve à proximité de la ferme. Après avoir fourni une besogne écrasante pendant toute la matinée, notre espoir ne sera vraiment pas déçu. La patronne a fait de son mieux pour que le menu contente les plus difficiles. Et chose incroyable... elle y est arrivée ! Aussi il faut voir avec quel solide appétit nous nous mettons à dévorer les énormes tranches de lard. Une « kolossale » omelette apparaît... et ce sont des « prosit » sans fin qui viennent clôturer ce repas vraiment plantureux, toute proportion gardée, quand on le compare avec les maigres dîmes du Lazarett. C'est vraiment à regret que nous reprenons le chemin du retour, ramenant dans nos musettes quelques œufs qui constitueront le repas du lendemain. Il est 21 heures quand les oiseaux ont retrouvé leur cage et tard dans la nuit les conversations

vont leur train : les sédentaires n'en croient pas leurs oreilles. Il ne manquait plus que la classe que fouille pour que nos vœux fussent comblés. Dieu sait si ces « messieurs » se donnent la peine d'éplucher à fond nos paquetages. Dans les chambres c'est un déballage complet : linge, objets de toilette, etc... Tout est minutieusement examiné. Les paillasses font même l'objet d'un examen sérieux. Espèrent-ils trouver dans leurs flancs quelque trésor caché ? A voir leur visage contrit et leur air dépité on a vite compris que la « grande fouille » n'a pas obtenu des résultats probants. Le bilan va se solder par quelques misérables marks civils enfouis dans le manche d'un blaireau ou encore quelques menus objets cachés dans la doublure de la capote. C'est vraiment peu pour une opération d'une telle ampleur. Le Révérend Père GOSARD, l'aumônier de l'hôpital, en est malade ; il a eu lui aussi les honneurs de la fouille — mais, me confie-t-il, il était persuadé que ces « messieurs » auraient été plus discrets.

Ce matin-là le « lion » a décrété que j'étais en état d'affronter les fatigues d'un nouveau commando. Sans regret je viens de franchir la grande grille de l'hôpital et je jette un dernier regard sur le clocheton qui domine le grand bâtiment qui a toutes les allures d'une caserne aux proportions germaniques.

Je suis arrivé sans le savoir à un tournant de ma vie de prisonnier et j'ai encore de rudes étapes à parcourir avant d'échapper à l'étreinte de ces nazis plus ou moins déguisés en paysans, marchands de fromages, directeurs de brasseries, contremaîtres d'usine ou de saline, etc...

Cinq mois passés au commando d'Hauerz chez le Bauerführer Wilhem SHIEDEL vont constituer pour moi une épreuve redoutable entre toutes, la plus redoutable peut-être de cette longue et douloureuse captivité.

« Et le train roulait, roulait, c'était charmant... »

C'est un véritable paysage bucolique qui s'offre à mes yeux à l'entrée de ce village entouré d'un vaste tapis de verdure !...

L'époque des foins bat son plein : dans les prés les paysans, juchés sur leurs chariots tirés par d'énormes bœufs, lancent des jurons que l'écho de la vallée répercute dans le lointain.

Ma nouvelle ferme n'est pas déplaisante du tout. Au bout de quarante-huit heures l'indignation apparaît dans les yeux de la « Bauerin » car elle vient de constater que je ne puis mener correctement la charrette que tirent deux forts chevaux. Voilà un motif de renvoi qui va me permettre de faire mon entrée chez le Bauer-führer dont la ferme se trouve à une courte distance de notre commando. Là il va y avoir de l'ouvrage et quel ouvrage ! Une étable de vingt-cinq vaches, une autre attenante où sont logés deux chevaux et un gros bœuf.

Naturellement c'est moi qui doit m'occuper de tout cela. Dans le commando, qui est en grande partie composé de belges, de fréquentes disputes interviennent, provoquées par quelques lascars à moralité douteuse, disputes qui menacent de prendre, parfois, une tournure tragique. Nous vivons dans une atmosphère bien pénible. A tel point que certains jours je suis tenté d'écrire au Stalag pour qu'un changement intervienne en ma faveur.

Dès six heures nous sommes prêts pour la besogne quotidienne. Mon patron a exigé le « putze » complet. Revêtu d'une tenue ad hoc j'accomplis cette besogne salissante avec une ardeur quelque peu modérée.

Me voici devenu gardien du troupeau, et, muni d'une longue baguette je passe deux heures de la matinée dans la verte prairie. Ne croyez pas que ce rôle de pasteur soit de tout repos. Il faut à chaque instant

tempérer l'ardeur belliqueuse de ces animaux que l'herbe tendre et l'air vivifiant du matin rendent plus difficiles à dompter. Mon travail de la journée ne se limitera pas à ça. Il y a des tâches plus importantes qui m'attendent : la récolte des kartoffeln, l'abattage des arbres, le chargement du fourrage, le nettoyage des alentours de la ferme, l'épandage du purin dans les vastes prairies, etc... Mon patron a bien choisi le moment pour cette dernière opération. Nous sommes en plein mois de novembre et le thermomètre accuse une dizaine de degrés au dessous de zéro... C'est à peine si mes épaules peuvent supporter ces pesants tuyaux de fonte qui une fois raccordés vont s'étendre sur une distance de près d'un kilomètre.

Mais voici le bouquet ! A l'extrême de ce pipeline miniature se trouve une lance munie d'un éventail qui va disperser le liquide. Voyez d'ici la tête du bonhomme tenant dans ses mains le tuyau glacé et recevant, suivant la direction du vent, le purin en plein visage. Après une pareille corvée un nettoyage complet s'impose ; mon patron d'ailleurs est tout à fait de cet avis.

Repas dans le « stube ». La famille est là au complet : le père, la mère, trois fils (18, 16 et 13 ans) et quatre filles (17, 15, 8 et 6 ans). Toute cette progéniture contemple avec avidité la soupière fumante. Chose incroyable, chacun des convives (ils sont neuf) va puiser, avec sa cuillère, à tour de rôle, dans le récipient.

On m'a relégué au fond de la salle et de ma petite table l'admire cette scène toute nouvelle pour moi. Pour le café au lait du matin il en est de même. Est-ce la coutume du pays ? Le dîner a été expédié en dix minutes comme le veut la méthode allemande.

Chaque corvée vient en son temps : aujourd'hui c'est celle des kartoffeln. Il pleut à verse et nous sommes là à chercher les précieux tubercules au milieu de la boue noire dans un champ situé à 800 mètres de la ferme. Ce jour-là il était écrit que le destin ne me favoriserait pas. En entrant dans la vaste écurie pour le nettoyage du soir, je fais un faux mouvement, je glisse et tombe... dans la fosse à purin, heureusement à demi-pleine. Je reçois une belle réprimande de mon patron et c'est ensuite une lessive forcée pour mon beau pantalon kaki, tout flambant neuf.

Corvée de bois : ce matin-là il fait un froid sec. Malgré la température rigoureuse, Wilhem a décidé de se rendre au bois pour scier des sapins. Il y a presque 40 centimètres de neige et ce travail-là n'est pas une partie de plaisir. Deux de ses fils l'ont accompagné, le plus vieux étant en instance de départ pour les bataillons SS. Nous travaillons alors que la neige tombe à gros flocons. Les vers de du BELLAY me reviennent en mémoire :

« Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village Fumer la cheminée et en quelle saison Reverrai-je le clos de ma pauvre maison Qui m'est une province et beaucoup davantage. »

Ernest BARRIERE.

Rappel important

« Le Lien » étant le titre des journaux de presque toutes nos Amicales, N'OMETTEZ JAMAIS DE MENTIONNER sur vos enveloppes, lorsque vous écrivez à la Chaussée d'Antin, le nom de votre ancien stalag et son numéro.

C'est très important pour la distribution rapide du courrier et sa destination exacte.

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, Avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)

Tél. : 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, Avenue de Saint-Mandé
PARIS (12^e) — Métro : NATION

Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre de l'Amicale VB - X A.B.C.

DANS VOTRE QUARTIER

Tout pour l'enfant

LAYETTE
COUTURE
JOUETS

"MINOU CHOU"

65, Rue de Lancry - Paris - X^e

Téléphone : COMbat 57-70

Mme WAHLEN accordera 5% aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

